



Dans une salle du vieux collège, les élèves attendaient le maître. On riait, on bavardait, on faisait mille folies durant le court répit. On se jetait des boules de papier. Un retardataire copiait à la hâte un devoir inachevé. Un grand garçon, juché sur un pupitre, faisait de l'équilibre. Le soleil d'avril élaboussait les murs vieilliss.

Le guetteur, un petit rouquin à la frimousse éveillée, cherchait à deviner dans le long couloir noir la silhouette redoutée.

— Dis donc, Reinald, tu ferais mieux de descendre si Caligula arrivait sans qu'on s'en doute.

— Bah ! J'aurai bien le temps de rester vissé sur mon siège, répondit le gymnaste d'un air hardi. Encore une leçon de latin, quel ennui !

— Je parie que tu n'as pas appris tes verbes déponents, lança une voix ironique.

— Et toi, je pense que tu as passé la nuit à les apprendre pour te faire bien voir du pion. Si tu crois que je veux perdre mon temps à ressasser cette langue ; d'ailleurs elle ne m'entrera jamais dans la tête.

Sur ce, Reinald esquissa une pirouette sensationnelle qui fit jaillir les rires de ses camarades.

— Le voilà, le voilà, cria soudain le guetteur.

Reinald sauta prestement à sa place, les rires s'étouffèrent et les élèves, raides et impassibles comme des poupées de cire, accueillirent le jeune maître à la mine sévère qui gagna rapidement le pupitre. Il y jeta nerveusement une liasse de feuilles blanches, raturées de rouge.

— Voici vos derniers travaux, dit-il sèchement. Ils ne sont guère brillants à part quelques exceptions. L'un de vous ne semble pas avoir touché à ses livres. Et ce disant, il fixait d'un œil irrité l'un des élèves, qui, le visage fermé, semblait ne rien voir et ne rien entendre. Cette attitude indifférente et légèrement ironique exaspéra le maître.

— Reinald Müller, fit-il d'une voix cinglante, si vous continuez ainsi, vous allez au-devant d'un échec certain. Votre paresse est impardonnable. J'attendais mieux de vous.

Là-dessus, le maître rendit les autres travaux et félicita Alain Carrel, un grand garçon à la mine réfléchie, qui avait présenté le meilleur thème.

Pendant la leçon, Reinald ne cessa de se montrer distrait et agité ; aussi le maître lui octroya-t-il une punition sévère pour le lendemain, en l'accablant de reproches.

Enfin la cloche libératrice sonna quatre heures et les garçons s'élancèrent hors de l'école.

Reinald le premier arriva dans la cour et s'esquiva rapidement. Il n'avait qu'un désir, gagner au plus vite sa retraite favorite. Traversant la ruelle du collège, il se mit à courir dans une direction opposée à celle qu'il prenait d'habitude pour rentrer chez lui, se faufila dans un dédale de rues et parvint au bord du lac qu'il longea pendant quelques minutes. Puis, enjambant un vieux mur, il se trouva dans une petite crique, formée de gros blocs usés par les vagues. Reinald jeta sa serviette sur un rocher et, la tête entre les mains, se mit à contempler l'eau bleue qui ne faisait qu'un avec le ciel.

La beauté de cet après-midi de printemps ne pouvait calmer la tempête qui se livrait dans le cœur de l'enfant. Loin de tout regard, il laissa libre cours à son chagrin.

Tout était contre lui, pensait-il, personne ne le comprenait. Il était bien facile à Alain de récolter succès sur succès, lui qui possédait, outre une grande intelligence, des parents riches, une belle maison, en un mot tout pour être heureux. Une vague d'amertume envahissait l'âme du jeune garçon. Pourquoi n'avait-il plus de père ? Pourquoi sa mère, toujours triste et lasse, devait-elle accomplir un travail au-dessus de ses forces ? Pourtant, il s'en souvenait, il n'en avait pas toujours été ainsi.

Il se revoyait petit garçon, sur les genoux de son père dans une jolie demeure claire. Sa mère était gaie alors et la maison pleine de rires et de chansons. Papa était un grand géant blond avec des yeux très bleus, si bons. Comme il savait jouer avec lui, le faire sauter sur ses épaules, le lancer en l'air pour le rattraper dans ses grands bras forts où l'on se sentait en sécurité comme dans un nid bien doux.

Un jour, papa était rentré, l'air grave. Il avait parlé longuement avec maman en employant des mots incompréhensibles. Le lendemain, il avait revêtu un uniforme qui le rendait plus beau encore. Il avait serré bien fort Reinald et sa mère dans ses grands bras. Puis il était parti. C'était la guerre, cette chose mystérieuse, qui lui avait ravi son papa. Il était revenu plusieurs fois pour de courtes permissions, mais il n'était plus le même. Reinald frissonnait en pensant à la terrible période qu'ils avaient vécue : les bombardements, les nuits d'angoisse dans les abris, les frayeurs de tous genres. Son père était revenu une dernière fois avant de partir pour la Russie, ce pays de loups et de neige. Avant son départ, il l'avait entendu supplier sa mère de se rendre en Suisse, son pays natal, mais elle avait refusé.

— Non, avait-elle déclaré, je t'attendrai ici ; je ne veux pas t'abandonner.

Peu après, Christiane était née. L'exilé avait reçu le télégramme de la naissance et y avait répondu. Puis ses lettres avaient soudain cessé. Maman avait écrit, guetté le facteur jour après jour, avait pris des informations auprès des autorités. Un jour, dans une grande enveloppe jaune qu'il lui avait apportée triomphant, maman avait lu que papa avait disparu lors d'une bataille. Il n'était pas mort, mais sans doute prisonnier. On lui promettait, sans lui donner grand espoir, de

faire de plus amples recherches. Quelle désolation régna dès lors dans la petite maison claire. Maman ne voulait pourtant pas désespérer. Elle refusait de retourner dans son pays, s'attachant à cette maison où elle avait vécu si heureuse. D'ailleurs, Christiane était encore trop petite pour supporter un long voyage.

Cependant, la vie devenait de plus en plus difficile, les bombardements plus violents. Un dimanche, Reinald ne l'oublierait jamais, ils avaient été invités chez des amis. Tout à coup, la sirène d'alarme avait retenti. Tous s'étaient précipités à la cave et les bombes s'étaient mises à tomber, semant la panique dans tous les cœurs. Lorsqu'ils avaient osé sortir, la ville semblait la proie des flammes. Une fumée noire s'échappait de plusieurs endroits, en particulier du quartier où ils habitaient. Maman, accompagnée d'un ami, s'était aussitôt rendue sur les lieux et n'avait trouvé qu'un amas de ruines. Ce dernier malheur avait eu raison de sa résistance. Ils étaient restés quelque temps chez des amis en attendant de recevoir leurs papiers pour partir pour la Suisse. La petite famille avait dit adieu à l'Allemagne et, après un voyage épuisant, avait trouvé asile dans une petite ville vaudoise. Sitôt installée, maman avait cherché un travail de bureau ; Christiane passait la journée à la crèche et Reinald, âgé de treize ans, avait commencé le collège, au milieu d'un trimestre de troisième année. Ayant dû s'adapter à un programme tout différent, en butte aux moqueries de ses camarades et conscient de son infériorité, car il n'avait guère suivi d'école régulière à cause de la guerre, Reinald avait perdu courage. Il ne racontait rien à la maison de ses difficultés ; pourquoi alourdir le fardeau de sa mère ? Elle ne pouvait pas l'aider. Il prenait l'étude en dégoût. Pour se venger des punitions que lui attiraient sa paresse et sa distraction, il se plaisait à agacer les maîtres et à

faire le pitre pour briller d'une autre façon aux yeux de ses camarades, mais sous cette carapace d'indifférence, il se sentait très malheureux.

« Papa, murmura-t-il, entre ses sanglots, si seulement tu étais là. Maman n'a jamais le temps... J'en ai assez de l'école... cet affreux latin... Personne ne m'aime. »

La douce lumière du soir, le clapotis des vagues, le passage d'une famille de cygnes, tout cela contribua peu à peu à apaiser le chagrin de Reinald. Lentement il se releva, ramassa sa serviette et regagna la route qui longeait le lac. Il était tard déjà, sa mère devait s'inquiéter. Pressant le pas, il se heurta soudain à un passant. C'était son professeur de latin qui le toisa avec dédain.

— Müller, je m'explique vos progrès en latin, si vous passez votre temps à vagabonder, dit-il froidement.

Un éclair de colère s'alluma dans les yeux de Reinald. « Ah ! c'est ainsi qu'il me parle, songea-t-il. Très bien, je ne ferai pas sa punition. Advienne que pourra. D'ailleurs je déteste le latin et tant mieux si j'échoue. »

C'est dans cet état d'esprit que Reinald arriva chez lui. Sa mère venait de rentrer du travail ; très lasse et irritée du retard de son fils, elle lui fit de vifs reproches :

— As-tu au moins fait tes devoirs ? dit-elle. Tu n'as pas même fait les achats dont je t'avais chargé. De jour en jour, tu deviens plus égoïste et plus paresseux ! Ah ! si ton père était là !

M<sup>me</sup> Müller, épuisée par une tâche au-dessus de ses forces et ne connaissant pas Celui qui peut nous décharger des fardeaux trop lourds, ne devina pas le poids qui pesait sur le cœur de l'enfant et lui parla durement :

— Puisqu'il en est ainsi, tu iras au lit immédiatement après souper et je n'irai pas vers toi.

Reinald alla se coucher l'amertume dans l'âme. Pourquoi sa mère ne lui venait-elle pas en aide ? A qui donc pourrait-il se confier ? Le remords et la révolte se pressaient en lui. Il s'endormit tard en prenant la résolution de se lever assez tôt le lendemain pour faire sa punition, puis il sombra dans un sommeil lourd.

Avant de se coucher, sa mère entra doucement dans sa chambre. Elle vit des traces de larmes sur l'oreiller et remarqua le sommeil agité de l'enfant. « J'ai été trop dure avec lui, pensait-elle. Il faut pourtant que je sois assez ferme pour remplacer son père et que je fasse de son fils un homme digne de lui. Demain, je lui parlerai. »